

INTRODUCTION

Il y a quinze ans, j'avais écrit un livre sur les moulins à papier d'Ambert, *Dans l'Herbe des Trois Vallées*. Je ne l'avais pas rouvert depuis. Le voici, presque sans retouches, avec les bois gravés, si fidèles, si parlants, de François Angeli. Sans le savoir, j'avais écrit ce livre sous l'arbre d'automne, celui d'où l'on entend arriver là-haut, dans le nuage, un vent qui sent terriblement l'hiver.

L'hiver est une épreuve. Ce serait bien inutile de se demander si on l'aime, si on ne l'aime pas. Il vient et il faut s'en arranger. Du moins il abattra les feuilles fanées, les mouches trop chatoyantes et les sales odeurs. Et s'il peut être sans brouillard, ce sera le temps clair, pareil tout le jour à quelque plus long matin : la bise qui tire, — elle pince les doigts, mord la figure, — la terre gelée qui sonne, les feuilles de glace en fougères sur les flaques, l'immense netteté de la neige, telle qu'on n'imagine rien de plus net, et sur ce dépouillement de la campagne les lointains d'un bleu d'argent, tout mangés de lumière. Il fait froid, mais il fait bon aller. Voici

DANS L'HERBE DES TROIS VALLÉES

de nouveau qu'on veut vivre. Si dur et si pur, cet air éveille le sang. Il nous lave de toute veulerie, de toute vieillesse. Il refait à l'être humain sa jeunesse originelle.

Il n'y a qu'un mal : ce n'est pas l'hiver, si dur soit-il, ce n'est pas l'épreuve, si glaçante soit-elle : c'est le vieillissement.

Lorsque j'ai écrit *Dans l'Herbe des Trois Vallées*, la papeterie ambertoise, ce n'était presque plus déjà que deux ou trois vieux hommes aidés d'autant de vieilles femmes qui dans leurs châteaux branlants couronnés de planches suivaient comme ils pouvaient l'antique besogne. Sur eux, au fond de leurs caves encrassées de fumée, ne tombait, des lucarnes bouchées par l'ortie, par le sureau, qu'un jour de plus en plus grisâtre. Hier, un moulin, uniquement, tournait, celui des Favier, à Laga, qui avaient anciennement pour filigrane la fleur de fève. — Seul, tout un temps, Auguste Favier a vaillamment maintenu l'art qui datait de plus de six cents ans... Pour la réédition, j'ai dû relire cette chronique des moulins. Depuis la grande légende des trois croisés rapportant cet art de Terre sainte, ces fastes rustiques s'agrémentent de tous les prestiges un peu trop colorés d'un musée régional. A côté de la roue noire qui tourne vite, envoyant des giclées aux branches de frêne, aux touffes d'ellébore, s'étagent ces terrasses de haricots, de buis et de pivoines. Sur elles quelle ronde de chansons et de contes, de bouteilles et de violons, de beaux

INTRODUCTION

crimes et de grosses farces, d'habits-vestes de serge jaune et de soupières en faïence peinte à vif ! Et quand la porte à loquet de bois s'entre-bâille au vent du soir, dans le creux d'ombre arrondie du caveau, on voit à la fois un éclat de cuivre rouge au ventre d'une bassine faite comme une timbale de timbalier, et la lueur, plus blanche qu'un énorme pétale de lys, de la pile de feuilles pressées là depuis le matin...

Tout passé est condamné par cela même qu'il a passé. La vie monte, passe, se dépasse. Le passé a été vécu : il ne peut donc plus redevenir vivant. Et la vie reste la valeur des valeurs. Si souveraine que dès qu'elle apparaît, vive sur des lèvres mouillées et dans des yeux qui brillent, elle emporte tout. Nul artifice de lyrique, nul songe de poète ne prévaudra contre elle. Si elle n'est pas là, ces faux-semblants ne sont que poussières ; et que le vent les pousse devant soi, en un nuage vite défait.

S'intéresser au passé, d'une certaine façon sentimentale, jeter sur ses charmes des regards rêveurs et essayer, tête penchée, de le faire revivre en pastiches et en mascarades sera toujours un ridicule. C'est essayer de donner l'être à ce qui fatalement ne peut plus être. Avoir des enfants est une chose belle. Empailler son grand-père est une triste chose.

Cependant, il faut mettre à très grand prix les survivances antiques. Non pour leur vieillesse, mais pour le secret de jeunesse qui reste en elle. Nées

DANS L'HERBE DES TROIS VALLÉES

aux jours d'autrefois, elles sont souvent plus proches que leurs sœurs d'aujourd'hui de la Nature, de sa simplicité, de sa beauté, de sa force. Mieux qu'elles, elles tiennent de la vie. Voilà pourquoi il est bon de s'intéresser encore à cet art d'artisans, à cette feuille blanche, telle qu'on la fabrique à la main, depuis les Croisades, dans les moulins à papier d'Ambert.

Ces moulins ont été la capitale de la papeterie et ils demeurent son berceau. On peut revenir à ce point originel pour toucher terre et boire à la source, lui demander une fraîcheur et une vigueur premières. Ici, l'on comprend ce qu'est primitivement la feuille blanche, le beau lé aux fibres redevenues élémentairement pures, comme la moelle, nourrie du seul afflux d'eau, de quelque roseau candide.

Ici, on apprend le grand secret de tout bel ouvrage, qui est que le difficile peut toujours être fait par le génie industriel de l'homme, mais que le beau ne s'obtient que par une fidélité à la nature ; et l'homme devra pousser le plus loin possible son industrie, mais il devra rester au contact des choses naturelles. Ici on le voit partir de ce que lui fournit la terre même : des fibres du chanvre et du lin, du fût du chêne et du sapin abattus dans

INTRODUCTION

le bois, du bloc de granit tiré de la carrière, de l'eau surtout, de l'eau tombant au flanc de la montagne, l'eau servante de la vie, infiniment précieuse et assez mystérieuse. — Qu'on pense à son maximum de densité, atteint à 4° et non point à 0, comme l'aurait voulu la loi générale. Mais alors, la glace plus lourde que l'eau partirait des fonds et tuerait tout, l'eau ne serait plus servante mais destructrice de la vie, alors. N'est-elle pas mystérieuse, cette anomalie de structure ?...

Des artisans, les premiers industriels, ont inventé de « faire valoir », mais avec beaucoup plus d'audace que les paysans ne faisaient. Ils ont repris de plus avant, avec des moyens plus puissants, les ouvrages de Mère Nature, pour arriver à des résultats plus extraordinaires.

Le tisserand se contentait de prendre la laine de son mouton ; et la tordant en fil, il tissait entre ses deux genoux des bandes d'étoffe sur son peigne à tisser. Le fondeur sur sa braise faisait fondre les pépites dans le creuset puis versait le jus éblouissant dans un moule de sable. Mais la lanière de bure ne différait pas tellement d'un lambeau de toison, ni le couteau de bronze tellement du minerai même.

Le papetier, lui, va ouvrir l'ouvrage d'un autre. Il va du chiffon refaire de la fibre, lui rendant sa pureté moléculaire. Puis, imitant le travail par lequel la Nature fabrique le tissu de la feuille de papyrus, avec plus de grossièreté, mais aussi plus

DANS L'HERBE DES TROIS VALLÉES

de rapidité et plus d'ampleur qu'elle, de cette fibre il fabrique la feuille blanche.

Ce n'est plus seulement un bricoleur, un arrangeur astucieux. C'est un ingénieur avec son engin, une sorte de fou qui ose se donner les moyens que n'auraient pas cent et cent bras d'hommes ! Il a monté pour son usage une énorme mécanique : de pleins caveaux de pilons en pesantes batteries, de presse à cabestan et de cuve fumante. Il domestique l'eau sauvage, il fait travailler le ruisseau, le mont, les sapins, il manœuvre les matériaux et les forces. Enfin, comme un démiurge, il entreprend carrément un ouvrage dont il croit avoir affaire et devant lequel avait dû reculer la Nature.

Ce n'est pas un tort de s'intéresser aux moulins des anciens papetiers. Bien sûr, ils ne sont plus qu'une survivance, et bien chétive, bien précaire. Mais cette poignée de châteaux de bois, tout rustiques au fond de trois combes d'Auvergne, ce sont les enfances de l'industrie humaine. Il y a ici autre chose qu'un attrait d'antiquailles : il y a un secret et une leçon.

Les fabricateurs ont eu à mettre en œuvre la chiffe et l'eau, le pilon et la roue. Ils ont eu à surmonter les difficultés et à les tourner, en les prenant une par une. Apprendre à voir, à concevoir et à vouloir. Apprendre à faire. Faire ! Fabriquer de ses mains ce que la toute-puissante Nature n'avait pas été capable directement de produire. C'est beau, l'artisan, l'*homo faber*. Et nulle part, mieux que

INTRODUCTION

dans les moulins à papier, premières manufactures de la France, on ne comprend comme c'est beau.

L'homme peu à peu combinant, cherchant, s'acharnant, forme un art. De siècle en siècle, il prendra des pouvoirs plus grands sur cet art et sur ces choses. Et cet art peu à peu formera l'homme, formera la maison, formera la cité, élargira la vie.

Avec tout cela l'histoire des moulins d'Ambert reste une mélancolique histoire. Comme toutes les histoires humaines.

Le papetier fabrique la feuille blanche. La feuille blanche le lui rend : elle fabrique le papetier : elle le force d'éveiller son industrie, sa ténacité, sa hardiesse logique, son intelligence, toutes ses secrètes puissances d'homme. Mais il ne les éveille jamais assez, et le jour vient où il se laisse mourir.

Les moulins à papier sont plus importants qu'on ne pourrait le penser d'abord. Ils ont fait tout leur canton. D'abord, la belle église ouvragée d'Ambert, élevée en signe de richesse et de gratitude, lorsque l'invention de l'imprimerie est venue soudain tant accroître les papeteries, comme celle de l'auto, hier, à Clermont, les usines à caoutchouc. Puis cette tribu de chiffonniers, qui se sont multipliés jusqu'en Suisse, — il se trouve ainsi que l'argot des malfaiteurs de Paris tient beaucoup du patois

DANS L'HERBE DES TROIS VALLÉES

d'Ambert, parce que c'était le langage des recé-
leurs, chiffonniers auvergnats.

Et tout, et tout, ici, jusqu'à *la Métairie de Jean l'Olagne* et quelques autres livres, de la *Claire Fontaine* au *Fidèle Berger*. Ils ont fait du Livradois un pays de poètes et de poésie, — et c'est bien le seul de l'Auvergne.

Il ne faudrait pas laisser mourir cet art rustique. Il faudrait faire revivre les moulins à papier.

Tant de choses sont à refaire, à commencer par la santé de la race, la qualité du travail, et l'unité de la nation.

La santé, on la retrouve au contact de la terre : non pas seulement par le plein air, les conditions naturelles et les nourritures fraîches, — ainsi d'un pain où les richesses du froment ne soient pas mortes ; mais par la pratique de la grande loi terrienne : l'être humain ne vit que d'effort et de confiance...

La qualité du travail, on la retrouve aux origines, lorsque le travail est art, proche des choses naturelles et encore à mesure d'homme ; ainsi de ces feuilles dont le format répond et à l'écartement des mains qui tiennent la forme et à la course de celle qui doit écrire dessus ; feuilles faites à la main, dont chacune est unique, tenant, avec ses vergeures et ses barbes, d'un amalgame de fibres végétales, tel que de feuilles de papyrus...

L'unité de la nation, on la retrouve lorsque le paysan, l'artisan et le clerc comprennent chacun

INTRODUCTION

ce qu'est le travail, la charge et la dignité des autres travailleurs ; qu'entrant dans l'idée de ces autres, ils inventent pour eux, chacun en soi-même, le respect et l'amitié. Ce serait quelque chose, — et on le peut devant ces moulins, — de donner aux intellectuels une culture pratique, et aux praticiens une culture intellectuelle.

Le 14 octobre 1940, le Maréchal est venu visiter les moulins à papier de Laga. Il a dit depuis que c'est devant ces artisans, en ce jour, que lui est venue l'idée d'une tournée d'information dans la France au travail. Et il a marqué son désir de les voir reprendre vie et activité. Il a encouragé M. Péraudeau, qui, secondé par M. Baron, a remis en marche le moulin de Richard, celui dont le filigrane, — un cœur barré, — date de 1326 et est le plus ancien qu'on connaisse. Là, viennent d'être fondés un musée du papier et un centre de vacances pour les apprentis des métiers du livre. Les artisans de ces métiers, — typographes, graveurs, relieurs et d'autres, — s'y grouperont chaque été en un village des arts graphiques. Ainsi l'association de la *Feuille Blanche* réunira et ramènera au berceau légendaire tous ceux qui vivent du papier et de ce que porte le papier, c'est-à-dire de l'expression. Serviteur du soleil, la feuille verte est pour l'arbre le ministre même de la vie. Et semblablement, serviteur de l'esprit, la feuille blanche est pour l'homme le ministre même de la pensée.